

Marc-Henri en voyage : [1ère partie]

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **86 (1959)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-231268>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MARC-HENRI EN VOYAGE

par JEAN DES SAPINS

On s'enmode

Comme il sortait d'une séance de Municipalité, Marc-Henri emmena ses deux amis, Jules au Sapeur et François du Crétêt dans sa cave, histoire de pouvoir discuter tranquillement de la prochaine virée.

Tandis que notre syndic s'était placé devant un vieil « ovale » les deux municipaux s'assirent sur une maîtresse poutre connue de tous les invités à dix lieues à la ronde.

— Voilà ! dit Marc-Henri après avoir humé son vin, j'ai pensé qu'en ces temps de trois expositions on pourrait s'offrir une virée vers le Nord. Qu'en pensez-vous ?

Il n'y eut pas de réponse. Le verre continua de circuler à la ronde.

Marc-Henri reprit :

— Je dis bien « trois » expositions. Nos femmes iront à la Saffa, quant à nous, chacun sait que le 39^e Comptoir nous y verra comme les précédents, et puis il reste... Bruxelles !

Le mot était lâché !

Jules au Sapeur vida son troisième verre et dit :

— Oh ! moi, quand il faut partir, je suis toujours d'accord.

François ferma les yeux, se passa la main dans les cheveux et la porta à la bouche comme pour retenir une réponse trop hâtive :

— Vous me connaissez, je suis du bois dont on fait les flûtes. J'ai beau être casanier, comme on dit, mais je vous accompagnerai, histoire de ne pas vous laisser partir seuls. Seulement voilà, je ne m'occupe de rien. Je vous laisse faire le nécessaire. C'est dit !

— Grand dadais, reprit Marc-Henri, ça a toujours été ainsi. On te laissera dormir tout ton saouïl en wagon et



ailleurs. Ne te fais pas de bile. On ne prendra pas la Chevrolet pour avaler des kilomètres, ni l'avion pour fendre les nuages. Qu'en dites-vous ?

— D'accord ! fit Jules au Sapeur.

— Je n'ai rien contre ! dit François.

Et c'est ainsi que nos trois voyageurs s'enmodèrent, un beau matin, en direction de Bâle. Ils y trouvèrent quelques Confédérés qui étaient leurs compagnons de route.

Quand ils furent bien installés sur des coussins de moquette, Marc-Henri déclara :

— Dire qu'on est dans un train allemand et que nous traverserons cette Rhénanie pour aller en Hollande, ce n'est pas croyable, moi qui ai toujours dit que je ne mettrai jamais les pieds chez ces « Tusches ».

— Le temps n'est plus, ajouta Jules au Sapeur, où nous sifflions la « Marseillaise » dans les rues de Strasbourg à la veille de la première guerre, lors de la course d'Ecole d'agriculture. La police nous avait conduits au poste. Quelle histoire ! Tu t'en souviens François ?

— Ah ! oui, jamais je n'ai eu autant peur.

* * *

Le train longeait les collines de la Forêt-Noire. Au loin, à l'ouest, c'était la « ligne bleue des Vosges » et, entre ces deux chaînes la vaste plaine fertile

coupée par le Rhin encore invisible.

Au bout d'une petite heure, François s'assoupit et ne tarda pas à s'endormir.

— Dors seulement, fit Marc-Henri, on est là pour une dizaine d'heures.

Il sortit dans le couloir et comme il parle le « Schwytzdütsch » aussi bien qu'un citoyen de Bumplitz, il lia conversation avec les Confédérés, ses voisins.

On traversa des villes et des ports fluviaux. On aperçut des cheminées d'usines. Et puis le fleuve se resserra entre des collines couvertes de vignes.

— On dirait un coin de Lavaux, fit Marc-Henri, avec ses parchets bordés de murets. Mais ils auront beau faire, jamais, pour la qualité, ils ne pourront produire un « Dézaley ».

Des jeunes filles se penchaient aux fenêtres pour apercevoir le rocher de Loreley. Il apparut bientôt ainsi que des vieux châteaux couronnant des collines historiques.

Grande animation sur le fleuve en ce beau dimanche d'août : bateaux, vedettes, voiles. Le vieux Rhin se présente dans toute sa beauté. On entend chanter en allemand. Marc-Henri qui voudrait répondre par un solide : « Il est à nous le Rhin » se borne à dire :

— Pour beau, c'est beau, c'est entendu, mais c'est partout qu'il y a des coins à admirer. Il ne faut pas trop se grimper le bobéchon ici comme ailleurs.

Le soir tombe et le train arrive à Cologne. On aperçoit d'abord la cathédrale, puis à l'entrée de la gare, une statue équestre : un cavalier coiffé d'un casque à pointe. Est-ce un général ou un empereur, on ne sait.

— Tiens ! fait Marc-Henri, je pense que c'est le dernier casque à pointe du pays. En a-t-on assez vu de ces Fritz !

Avant d'entrer en Hollande, il y a la traversée de la Ruhr : forêt de cheminées, usines immenses :

— Hein ! dit Jules au Sapeur en poussant ses voisins du coude, ces tonnerres d'Allemands, ce qu'ils se sont remontés et rapidement, pas vrai ?

En gare d'Utrecht, ce fut toute une affaire de réveiller François qui se croyait encore étendu, dans son lit, à Biollens. Les yeux à peine ouverts, il dut descendre de wagon et fit des efforts surhumains pour « ringuer » ses deux valises. Que de peine pour cheminer sur ces trottoirs qui n'en finissent plus, descendre les escaliers, les remonter et attendre debout dans le vacarme d'une grande gare.

— Ouf ! on y est, s'écria-t-il en tombant sur la banquette.

A La Haye on prit le car pour se rendre au bord de la mer, dans un hôtel tourné vers le large. Et nos trois Vaudois s'endormirent bercés par le bruit des vagues.

(A suivre.)

Café-Restaurant Vaudois

Riponne 1

HOTTINGER, KAESER & CIE



Téléphone (021) 23 63 63